

La « méthode » freudienne : avant tout, un « chemin »

Séminaire du 27 janvier 2015

Jacques Sédad

Texte repris pour un article à paraître dans Figures N° 29 (mars 2015)

« Il est long le chemin le plus nécessaire à notre pensée. Il conduit à cela de simple qui, sous le nom de Logos, demeure ce qu'il nous faut penser. Il n'est encore que peu de signes pour indiquer ce chemin »

Martin Heidegger « Logos », traduit par J. Lacan¹

Lors de notre premier séminaire, nous nous sommes longuement arrêtés sur la présence d'un bilinguisme et d'un double savoir, dans le déroulement de la cure, deux pôles qui ont conduit Freud à définir la règle fondamentale, sous ses deux versants : du côté du patient et du côté de l'analyste.

En complément de cette réflexion sur le bilinguisme et le double savoir, telle, il m'a paru opportun et non superflu de revenir par une autre « voie » sur ce qui fonde respectivement le savoir du patient et celui de l'analyste.

En effet, un heureux hasard m'a conduit quelques jours après notre séminaire à relire le livre de Walter Muschg, *Freud écrivain*, publié en 1930, dans la revue *Die psychanalytische Bewegung*, 1930, n°2. Ce texte traduit, préfacé, annoté par Jacques Schotte a d'abord été publié en 1959 dans la revue *La Psychanalyse*². Il vient d'être réédité en 2011, aux éditions Hermann³ qui m'ont demandé d'en écrire la préface.

C'est pourquoi je voudrais prendre le temps de vous faire partager la richesse de cet ouvrage peu connu de Walter Muschg, complété et mis en valeur de manière magistrale par les notes de J. Schotte.

Un éclairage préalable sur Walter Muschg et Jacques Schotte

Quelques mots préliminaires sur ces deux auteurs sont peut-être utiles pour ceux qui ne les connaîtraient pas.

¹ Texte de Heidegger, traduit par J. Lacan en 1953 et publié dans la revue « La Psychanalyse », tome 1. Cette revue a été rééditée, en 2004, par J. Sédad, chez Claude Tchou, dans la Bibliothèque des Introuvables.

² *La Psychanalyse*, tome 5.

³ Collection « La boîte à outils »

Walter Muschg (1898-1965) était professeur d'histoire de la littérature à l'université de Bâle et essayiste : il est l'auteur d'une Histoire tragique de la littérature (non traduite en français). Il s'est intéressé à l'oeuvre de Freud non seulement pour sa qualité littéraire mais pour la subtilité de sa démarche de « chercheur » et de penseur.

Pour sa part, Jacques Schotte (1928-2007) était un psychiatre-psychoanalyste belge, professeur à l'université catholique de Louvain, grand connaisseur de Freud, de Binswanger et proche de Lacan. J. Schotte était également un linguiste de haute volée qui connaissait une dizaine de langues et parlait couramment l'allemand⁴. Lacan avait coutume de s'adresser à ce « freudologue », quand il avait une hésitation sur le sens rigoureux d'un terme allemand. J. Schotte propose à la fin de l'essai de W. Muschg une quarantaine de pages de notes remarquables où il décortique avec rigueur et finesse la langue de Freud, où il explicite le choix de certaines tournures favorites chez Freud, ce qui complète et confirme l'analyse littéraire de l'écriture de Freud entreprise par W. Muschg, dans *Freud écrivain*, éclairant souvent le lecteur sur certaines expressions allemandes parfois opaques pour un non germanophone.

Nous aurons l'occasion d'en prendre quelques exemples qui nous ramèneront par ces voies buissonnières à la question de la « méthode », et à cette métaphore du « cheminement » qui est au cœur de la « démarche » freudienne et devrait être au cœur de la démarche de tout praticien actuel et qui est au coeur de notre réflexion, cette année, dans notre séminaire.

Freud, un écrivain et un passionné de littérature

Ce qui ressort tout d'abord, en très gros plan, de la lecture de W. Muschg, c'est que nous ne devons pas nous étonner de ce que la langue de Freud pose tant de problèmes à ses traducteurs et qu'elle suscite des débats sans fin sur l'interprétation exacte de certains termes allemands (*Trieb, Wunsch, Stelle*, et tant d'autres) : Freud a un sens inné de la langue, en grand passionné de la lecture et

⁴ Cf son ouvrage évoquant le parcours de sa vie : *Un parcours - Rencontrer, relier, dialoguer, partager*, Éditions Le Pli, Paris, 2006, réédité sous le titre *Vers l'anthropopsychiatrie, un parcours*, Editions Hermann, 2008

de l'écriture. Il est très exigeant, précis, soucieux du style adopté, minutieux sur le choix de tel terme : bref, un casse-tête pour les traducteurs...

W. Muschg est l'un des premiers à être impressionné par cette passion de l'écriture chez Freud, ce que depuis, nous avons pu voir confirmé par d'autres ouvrages biographiques et par sa vaste correspondance. Freud aurait aimé être romancier et il possède une culture littéraire impressionnante, allant des tragiques grecs à Heidegger, en passant par Shakespeare, Molière, Goethe, Schiller, mais aussi Rabelais, Cervantès et d'autres. Il maîtrise remarquablement l'allemand, mais aussi d'autres langues (il relit *Don Quichotte* de nombreuses fois). Pour lutter contre l'ennui pendant son service militaire (1879-1880) il se lance dans la traduction de quatre essais de John Stuart Mill. Plus tard, il traduit en 1884 *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*, un livre de d'Hippolyte Bernheim qu'il ne rencontrera que quelques années plus tard. Puis il propose à Charcot de traduire ses *Leçons du mardi*⁵, après son stage à La Salpêtrière (en 1887-88) qui a profondément marqué Freud.

Freud se perçoit avant tout comme un « écrivain », attaché à l'observation détaillée, au sens du récit, à la qualité de l'écriture. Et chaque soir, après sa journée de consultations et le dîner en famille, il se promène volontiers en parlant avec un ami avant de s'atteler à son courrier : écrire et répondre, ce qu'il fait toujours avec une qualité de langue très exigeante. Ainsi écrit-il à Braun, président de la B'nai B'rith.

« Quand je m'installe à mon travail et prends mon crayon, je me demande toujours ce qui va arriver, et c'est cela qui me pousse irrésistiblement à travailler. »⁶

Au passage, il n'est pas anodin de noter que la manière dont Freud travaille n'est pas sans évoquer ou annoncer ce qui deviendra la libre association dans la règle fondamentale : se laisser guider par les mots qui peuvent venir.

Dans son ouvrage, W. Muschg souligne la qualité littéraire de l'écriture de Freud et son faible pour certains procédés rhétoriques dont il examine un certain

⁵ J.M. Charcot, *Leçons du mardi* (1887-88), réédition de J. Sédat dans la Bibliothèque des Introuvables, 2002 (2 volumes)

⁶ Propos rapportés par H. Knoepfmacher, « Freud and the B'nai B'rith », in *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 27 : 447.(1979)

nombre : l'anaphore, l'aphorisme, le souci du rythme, mais aussi son penchant pour la métaphore ou les néologismes, sur lesquels nous reviendrons.

Freud est conscient de ses limites en tant qu'écrivain et s'en plaint parfois d'ailleurs en regrettant d'être « peu doué pour la philosophie », qu'il trouve trop abstraite et éloignée de la réalité des faits, même s'il s'intéresse à l'œuvre de Nietzsche entre autres ⁷, le philosophe au marteau qui fait résonner les mots plutôt que de produire une pensée systématique.

Arrêtons-nous un instant et imaginons que Freud ait suivi une formation de psychiatre et n'ait pas choisi cette formation de neurologue, qui a passé les premières années de ses travaux en laboratoire à analyser le système nerveux des anguilles : sans doute n'aurait-il jamais inventé la psychanalyse. À l'instar de ses collègues de l'époque, il se serait probablement concentré sur les théories concernant la définition des maladies, au lieu de centrer son attention sur « l'histoire du malade », et de rédiger des monographies sur divers cas de patients, dès ses *Études sur l'hystérie*. Cela nous amène à un premier constat : Freud ne cherche pas à situer son exploration dans le champ d'un savoir théorique, mais dans ce que peuvent lui apporter les faits cliniques et sa pratique.

Freud est quelqu'un qui a toujours aimé et aime raconter : nous en avons une première illustration avec les histoires de cas relatées dès les *Études sur l'hystérie* en 1895. Voici ce qu'il écrit à la fin du cas d'Elisabeth von R., dans le chapitre intitulé « Épicrise » où il tente de définir la spécificité de sa démarche par rapport à la médecine de son époque, démarche qui détermine un type d'écriture :

« Je n'ai pas toujours été psychothérapeute, mais j'ai été formé aux diagnostics locaux et à l'électrodiagnostic comme les autres neuro-pathologistes et si je suis encore moi-même singulièrement étonné de ce que les histoires de malades (*Krankengeschichten*) que j'écris se lisent comme des *nouvelles* (*Novellen*), des récits singuliers et qu'elles soient pour ainsi dire *dépourvues du caractère sérieux de la scientificité* ⁸. Je dois me consoler du fait que la nature

⁷ « « Peu doué par nature pour la philosophie, j'ai fait de nécessité vertu.[...] C'est pourquoi je me suis refusé à l'étude de Nietzsche bien que – non parce que – je risquais manifestement de retrouver chez lui des intuitions fort proches de celles que procure la psychanalyse. » Cette lettre de 1931 à Lothar Bickel, est partiellement mentionnée par Peter Gay, dans *Freud, une vie*, Fayard, 1991 (p. 55 de la réédition en 2011)

⁸ Contrairement à ce qu'on a pu trouver dans les premières traductions en français, Freud parle bien de « nouvelles » et non pas de « romans » : il s'attelle à des « récits singuliers » et non pas à une matière narrative qui embrasserait une réalité plus vaste, comme c'est la vocation habituelle du roman. Les passages mis en italique le sont par moi

de l'objet est manifestement responsable de ce résultat et non mon choix personnel ; le diagnostic local et les réactions électriques n'ont aucune valeur pour l'étude de l'hystérie, tandis qu'une présentation approfondie des processus psychiques (...) me permet par l'emploi de quelques rares formules psychologiques, d'obtenir une certaine intelligence du déroulement d'une hystérie. De telles histoires de malades doivent être considérées comme psychiatriques, mais elles ont sur celles-ci un avantage, précisément le lien étroit entre l'histoire de la souffrance et les symptômes de la maladie, relation que nous cherchons en vain dans les biographies d'autres psychoses. «⁹

Notons au passage que l'importance fondatrice de ce livre, pour la psychanalyse, n'a pas toujours été suffisamment reconnue, en particulier dans des périodes où la fascination pour la théorie ou l'abstraction a souvent été privilégiée au détriment de la pratique clinique et d'une attention à l'analyse de chaque cas de patient, chez certains d'entre nous. Mais quelqu'un comme Françoise Dolto, par exemple, est heureusement passée par là, depuis...

Freud et la jubilation de la parole

Une autre évidence découle de ce survol des passions de Freud : s'il a découvert la fonction que devrait prendre la parole dans la démarche analytique, c'est que lui-même, dès son adolescence, a trouvé une jubilation et une stimulation dans le fait de parler et d'écrire. Par exemple, ses lettres de jeunesse¹⁰, tout particulièrement ses échanges avec son ami Eduard Silberstein, sont une mine de trouvailles littéraires, de pastiches, de jeux de mots, de dialogues presque surréalistes ou très érudits sur les sujets les plus sérieux ou, au contraire, les plus anecdotiques. Plus tard, l'occupation favorite de Freud, après le dîner en famille, ce sera d'écrire, écrire, écrire. Ses Lettres à Fliess, enfin éditées presque en totalité en sont une illustration édifiante. Sa correspondance comporte plus de 55 000 lettres dont nous ne connaissons pas encore la teneur de certaines : notamment les lettres privées à sa femme, à sa belle-sœur et à ses enfants. Toutes ces lettres sont actuellement déposées à la Library of Congress, à Washington.

⁹ S. Freud, *Études sur l'hystérie*, (1985), in *OCPF II*, PUF, 2009, p. 182 (traduction revue).

¹⁰ S. Freud, *Lettres de jeunesse*, Gallimard, 1990

Quand Freud écrit à ses amis ou à ses collègues, il s'intéresse à son destinataire et donne des nouvelles de ses proches, il raconte et il pense, il échange en avançant, rectifiant, inlassablement.

Si donc Freud a découvert le pouvoir de la parole, c'est qu'il l'a d'abord expérimenté sur lui et avec ses proches. Et c'est ce plaisir et ce besoin de parler oralement ou par l'écrit, qui ont très probablement influé sur la conviction que la parole devait être au cœur de la « méthode » qu'il est en train d'inventer : la psychanalyse.

Voici ce qu'il écrit dans une *Conférence d'introduction à la psychanalyse* en 1915, dans la traduction effectuée par J. Schotte dans *Freud écrivain* :

« Les mots étaient magie à l'origine et aujourd'hui encore la parole a conservé une grande part de son pouvoir magique. Par des paroles un homme peut plonger l'autre dans la joie ou le pousser au désespoir, c'est par des paroles que le maître transfère son savoir à ses disciples, c'est par des paroles que l'orateur entraîne avec lui l'assemblée des auditeurs et détermine leurs jugements et décisions. Les paroles évoquent les affects et sont le moyen général qu'ont les hommes de s'influencer les uns les autres. Nous ne tiendrons donc pas pour peu de chose l'usage des paroles en psychothérapie. »¹¹

D'ailleurs, l'une des raisons qui a fait renoncer Freud à l'hypnose, c'est qu'elle met le médecin dans une position de savoir et de pouvoir telle qu'elle ne laisse pas un espace de parole authentique au patient. De même, Freud avait été frappé par l'attitude de Charcot, notamment lors des *Leçons du mardi*. Ces leçons se déroulaient devant un auditoire de stagiaires et de médecins à qui Charcot présentait un patient choisi pour la circonstance. Or Charcot ne s'adressait jamais directement au patient lui-même qui était sous ses yeux ; il parlait du malade à la troisième personne, en s'adressant à ses étudiants ou en posant des questions à la famille qui répondait à la place du patient. Jamais Charcot ne lui donnait la parole : ce n'était qu'un « cas », spectateur silencieux d'un discours et d'un diagnostic posé sur lui. Ce que remarque Freud, précisons-le, n'entame en rien

¹¹ Voici la traduction du même passage, par François Cambon, dans l'édition de Gallimard (1999), p.23 :
« Les paroles étaient à l'origine incantation et la parole a encore aujourd'hui conservé une large part de sa puissance incantatoire d'antan. Par des paroles, un être humain peut en combler un autre de bonheur ou le pousser au désespoir ; par des paroles le professeur transmet son savoir aux élèves ; par des paroles, l'orateur entraîne avec lui l'assemblée des auditeurs et détermine leurs jugements et leurs décisions. Les paroles suscitent des affects, et elles sont l'universel moyen par lequel les humains s'influencent les uns les autres. Nous ne sous-estimerons donc pas l'utilisation des paroles dans la psychothérapie. »

l'admiration qu'il vouait à Charcot pour sa capacité à dialoguer avec ses étudiants, à les former et pour son indépendance d'esprit par rapport aux théories établies (« la théorie, c'est bon, ça n'empêche pas d'exister », plaisantait-il volontiers).

En mettant la parole du patient au cœur de ses préoccupations, dans la cure, Freud rompt donc avec cette tradition médicale. Et la règle fondamentale telle qu'il la définit en 1912 insiste sur la nécessité de laisser la priorité à la parole au patient dès les premiers instants de la cure, et de favoriser l'association libre au cours des séances. « Je le laisse libre de son commencement », écrit Freud à propos de l'Homme aux rats. D'où l'importance du climat créé par l'analyste, au début des séances : ne pas trop manifester sa présence afin de ne pas influencer sur les premières impressions du patient.

Faisant écho aux préoccupations de Freud, voici ce que disait Lacan, à la fin du IX^e Congrès en 1978 :

« Alors comment se fait-il que, par l'opération du signifiant, il y ait des gens qui guérissent ? Car c'est bien de ça qu'il s'agit. C'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent. Freud a bien souligné qu'il ne fallait pas que l'analyste soit possédé du désir de guérir ; mais c'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent, et qui guérissent de leur névrose, voire de leur perversion ».

Dans la *Conférence d'introduction à la psychanalyse* de 1915, Freud souligne un autre point corollaire de sa réflexion sur la parole. Point crucial et trop souvent minimisé dans la pratiques de certains thérapeutes : « Les paroles évoquent les affects ». Il fait ici écho à ce qu'il avait déjà décelé en 1894, dans son *Introduction aux Études sur l'hystérie* : « Une remémoration sans affect est une remémoration sans effet ». Freud y revient également dans sa *XXV^e Conférence d'introduction à la psychanalyse*, en disant que ce que ressent le patient donne « à l'affect sa tonalité fondamentale ».¹²

Dans la démarche analytique, il s'agit moins de se préoccuper de ce qu'on sait ou non que du ressenti émotionnel refoulé ou en train d'émerger. Le savoir théorique ou abstrait sur soi dont le patient est détenteur ne lui sera d'aucun secours pour avancer, tant que ses affects n'entrent pas en jeu, dans le

¹² S. Freud, *XXV^e Conférence*, 1916-1917 « L'angoisse », in *Conférences d'introduction à la psychanalyse, 1916-1917*, Gallimard, 1999, p. 501.

déroulement de la cure. Nous connaissons tous cette histoire : « depuis que je suis en analyse, je fais toujours pipi au lit, mais maintenant je sais pourquoi ». Pourtant, combien de patients pourraient décliner des variantes de ce constat, faute de n'avoir pas été accompagnés par le psychanalyste pour revivre des affects qui ont été déterminants dans ses symptômes. Les pleurs, les rires, les balbutiements, les explosions suivies d'apaisement, tout cela participe à la prise de connaissance et à la construction de soi sur des fondements où n'interviennent que de manière très minime le recours à la théorie et la présence de l'analyste.

L'archéologie, une métaphore au service de l'investigation

Une caractéristique de l'expression de Freud sur laquelle Walter Muschg revient à plusieurs reprises, c'est le goût de Freud pour la métaphore, non seulement pour le plaisir d'offrir au lecteur une image poétique ou saisissante, mais parce qu'il y trouve un éclairage et un prolongement de ce qu'il énonce. Ce que W. Musch appelle un « don extraordinaire de restituer les idées sous une forme qui puisse être saisie par les sens » (p. 40).

Or, « méta-phore », étymologiquement est l'équivalent rigoureux du mot « trans-fert »... Cela mériterait d'être « creusé » - pour en rester à mon tour dans le champ de la métaphore.

Freud emploie sans cesse le terme allemand *Forschung* (« investigation ») pour définir sa démarche. Et l'une de ses métaphores favorites pour l'illustrer est celle de l'archéologie. Il prend souvent plaisir à filer cette métaphore qui s'inspire sans aucun doute de son goût pour les sites antiques : un grand nombre de ses voyages en Italie y sont consacrés avant qu'il ne se décide enfin de se rendre sur l'Acropole à Athènes. Le commentaire qu'il écrit sur la *Gradiva* de Jensen montre sa familiarité avec les ruines de Pompéi.

Voici ce qu'écrit Walter Muschg à ce propos :

« La plus belle image qu'il ait trouvée revient en de nombreux passages. On peut la voir naître, croître et s'accomplir. C'est l'image archéologique. Au début du *Malaise dans la culture*, Freud demande au lecteur, auquel il veut donner une idée de la constitution de l'âme humaine, d'avoir sous les yeux le développement plusieurs fois millénaire de Rome. Il dépeint l'histoire monumentale de la ville, ses transformations et ses phases de croissance, et fait cette "hypothèse fantastique" : la

ville éternelle n'est pas un lieu d'habitation, mais un être psychique. Alors, tout ce qui s'y trouvait un jour y serait encore présent et s'élèverait pêle-mêle, temples et palais, constructions étrusques, papales et modernes. " Cela n'a manifestement pas de sens", poursuit-il, "d'étendre jusqu'au bout cette fantaisie, elle mène à l'inimaginable... Notre essai a l'air d'un amusement frivole ; il n'a qu'une justification : il nous montre combien nous sommes loin de maîtriser les particularités de la vie psychique par la représentation intuitive. » (p. 56)

Muschg montre que dès les *Études sur l'hystérie*, Freud développe tout un lexique qui s'apparente au travail de l'archéologue :

« Ainsi, je parvins... à un procédé de déblaiement par couche du matériel psychique pathogène, que nous avons l'habitude de comparer à la technique du déterrement d'une ville ensevelie. » (p. 57)

W. Muschg rappelle également ce qu'écrit Freud, en 1905, dans *Fragment d'une analyse d'hystérie. Le cas Dora* :

« Au regard de l'état incomplet de mes résultats analytiques, il ne me restait plus qu'à suivre l'exemple de ces chercheurs, qui sont assez heureux pour ramener au jour après un long ensevelissement les restes inestimables, même mutilés, de l'Antiquité. J'ai complété ce qui ne l'était pas d'après les meilleurs modèles qui me fussent connus à partir d'autres analyses, mais négligé aussi peu qu'un archéologue consciencieux, d'indiquer dans chaque cas, le point où ma construction se greffe sur l'authentique. » (p. 56-57)

W. Muschg rapproche ces propos de Freud d'un court extrait de *l'Avenir d'une illusion*, où se déploient en images très fortes toutes les précautions de Freud dans son investigation :

« Des intérêts archéologiques sont, en effet, bien estimables, mais on ne fait pas de fouilles lorsqu'on mine par elles les demeures des vivants, de sorte qu'elles s'effondrent et enterrent les hommes sous leurs débris. »(p. 57)

Cette remarque écrite à propos du questionnement de Freud sur les illusions d'ordre culturel ou religieux, fait un vibrant écho à l'une des préoccupations essentielles dans la démarche de Freud que nous devons méditer : le soin du patient, le respect dont doit faire preuve l'analyste dans la conduite de la cure qui met souvent le patient en état de fragilité quand il prend le risque de « fouiller » son passé, et la responsabilité qui est celle de l'analyste de ne pas « miner » ou saper les « demeures des vivants ». Il doit veiller sans cesse à ce que le patient ne

s'ensevelisse jamais dans ce processus où il tente d'exhumer ce qui relève du passé, et d'un passé qui l'empêche encore de vivre le présent sans souffrance.

Walter Muschg note que Freud se définit comme un « chercheur » (*Forscher*) (p. 39), dimension capitale sur laquelle revient longuement J. Schotte dans une note fort riche :

« Dès les premiers écrits de Freud, le mot *Forschung* – recherche, investigation – est en effet doté d'un poids extraordinaire. Qu'on songe à la classique opposition, sans cesse reprise par Freud, de l'analyse à toutes les psychothérapies de l'ordre de la suggestion : l'analyse seule, marquait-il, joint *la recherche au traitement*, et c'est aussi pourquoi elle seule sera susceptible *de se dépasser elle-même*¹³ dans un développement sans fin. Parmi toutes ces pures thérapeutiques, c'est dès lors aussi la seule qui s'inscrive dignement dans la grande tradition de la *recherche* scientifique moderne.

L'accent ayant été mis de la sorte sur le premier terme de la conjonction fameuse : « recherche *et* traitement » (*Forschen und Hellen*¹⁴), un accent renouvelé porté sur le second, voire avant tout peut-être sur le fait lui-même de leur conjonction dans le seul temps d'une démarche unique, mènerait-il encore au-delà de ce type d'*investigation* ? À une époque qui vit éclater une « crise des sciences européennes » dont il faudrait désormais dire qu'à son tour elle semble se développer indéfiniment, il se pourrait que l'idée du classique progrès de la recherche fût appelée à se transcender aussi elle-même. Quoi qu'il en soit, la *contemporanéité* freudienne de « la recherche et du traitement » nous fait peut-être un signe vers une autre, plus secrète mais qui la fonde : celle de la parole et de l'écoute comme une structure constitutive du dialogue. Tenter de penser cette conjonction dernière et la première en elle, c'est aussi se mettre en devoir d'élaborer l'idée de la psychanalyse comme *technique* dans un tout autre sens que celui de la notion courante d'une « application » de savoir. »¹⁵

Cette note qui illustre l'importance de l'investigation dans la démarche de Freud, est aussi un exemple du travail d'archéologie sémantique dont est capable J. Schotte, avec en outre des propos qui nous renvoient ici à la problématique du savoir.

¹³ Expressions en italique soulignées par moi

¹⁴ *Hellen* signifie « traitement », mais aussi « guérison ».

¹⁵ Note N° 8 de J. Schotte, in *Freud écrivain*, p. 86

La quête d'une méthode

J. Schotte souligne en note 3 qu'en passant de « l'histoire des maladies » (*Krankheitsgeschichten*) – préoccupation de la psychiatrie – à « des histoires de malades (*Krankengeschichten*)¹⁶ », Freud accomplit « un pas décisif », longuement commenté par L. Binswanger que cite J. Schotte : « il menait en droite ligne à la problématique incluse par Freud dans un autre de ses termes fondamentaux : celui de *Geschehen* (advenir), étymologiquement parent de *Geschichte* (histoire), et qui figure dans l'œuvre depuis son début pour signifier “le caractère perpétuellement processif de la réalité humaine”, dont Sartre a pu dire quelque part qu'il est certainement une des significations que le *Procès* de Kafka tentait de mettre au jour, “à la manière dont les poètes sont habitués” à nous présenter la “marche” (*die Hergang*) ... »

Dans sa « démarche » et dans sa « marche », Freud a moins cherché à inventer une théorie, encore moins une science, qu'une « méthode ». L'allemand emploie lui aussi le terme *eine Methode*. Or, ce mot vient directement du grec μέθοδος, composé du préfixe μετά (de part et d'autre) et du substantif οδός qui signifie le « chemin ».

Voilà ce qui fut la préoccupation fondamentale de Freud : tenter d'élaborer tout simplement une « méthode », un « cheminement » écrit J. Schotte (note 1) qui ajoute plus loin (note 25) :

« *L'image du chemin* apparaît, dès l'origine, familière à l'esprit de Freud, de la pensée occidentale chez les Grecs... Sans doute faut-il, pour lui donner ainsi la place qui lui revient dans cet esprit freudien, dire d'elle, comme par exemple de l'image « archéologique », ce que Heidegger dit dans les mêmes *Holzwege* de certaines images nietzschéennes, que “vraisemblablement elles sont autres choses pour la pensée que des images”. Exactement comme les brèves remarques « méthodologiques ” qu'on retrouve de par l'œuvre entière de Freud, ne sont pas de l'ordre de la “pure méthode”. Exactement aussi, et avant tout, comme la *méthode* psychanalytique » en tant que telle non seulement implique mais *est* déjà toute une doctrine avant de s'opposer, peut-être, à telle autre ; la véritable *doctrine* freudienne étant inversement, ainsi que toujours elle le fut pour Freud, essentiellement un chemin (όδός) et un chemin qui marche. En analyse freudienne, la « méthode ” n'est

¹⁶ S. Freud, *Études sur l'hystérie*, in *OCPF II*, PUF, 2009, p. 227
Voici le passage précis :

pas plus “pré-liminaire” que la “technique“ ne serait *nach-träglich* (dans l’après-coup) »

Un bout de chemin : le fragmentaire

Cette image du chemin qui parcourt tous les écrits de Freud est nourrie par la conscience qu’il a de ses limites, manifestant régulièrement une pointe de dépit de ne pouvoir écrire que du « fragmentaire », faute d’un esprit de synthèse suffisant. Ainsi, le 29 mai 1908, Freud écrit à Jung :

« J’ai beaucoup de choses entre les mains, mais tout est fragmentaire, les synthèses me réussissent très difficilement et seulement en des temps particulièrement favorables. »¹⁷

Ultérieurement, il confie à Lou Andreas-Salomé dans une lettre du 2 avril 1919 :

« Où en est ma *Métapsychologie* ? D’abord, elle n’est pas écrite. L’élaboration systématique d’une matière m’est impossible, la nature fragmentaire de mes expériences et le caractère sporadique de mon inspiration ne me le permettent pas. »¹⁸

Mais plus tard, Freud reconnaît que ce mode de fonctionnement attaché au fragmentaire est en quelque sorte à l’échelle de ce qu’est la nature humaine, en reprenant les propos de Lichtenberg, philosophe et physicien allemand,¹⁹ qui définit celle-ci comme une « nature fragmentaire ».

Le 17 avril 1921, Freud admet sereinement dans une lettre à Groddeck :

« J’ai un talent particulier pour trouver du contentement dans le fragmentaire. »²⁰

Enfin, en conclusion de son *Auto-présentation*, il écrit :

« En embrassant d’un œil rétrospectif l’œuvre fragmentaire (*Stückwerke*) qu’a produite le travail de ma vie, que j’ai mis en oeuvre bien des commencements et prodigué de nombreuses incitations dont il devrait advenir

¹⁷ S. Freud-C.G. Jung, *Correspondance* T. I, Gallimard, 1975, p. 221.

¹⁸ Lou Andreas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Gallimard, 1970, p. 122-123.

¹⁹ Georg Christoph Lichtenberg (1742-1799)

²⁰ Georg Groddeck, *Ça et Moi, Lettre à Freud, Ferenczi et quelques autres*, Gallimard, 1977, p. 70.

quelque chose dans le futur. Je ne peux savoir moi-même si cela sera beaucoup ou peu. »²¹

En demeurant dans le fragmentaire, Freud ne « ferme » pas l'espace de la psychanalyse. Elle reste au contraire un champ de recherche inachevé et inachevable. Elle reste un sentier forestier (*Holzwege*), un chemin qui n'est pas orienté, « un chemin qui ne mène nulle part », selon la traduction choisie en français pour le livre de Heidegger intitulé *Holzwege*²². Un chemin, certes, mais qu'on va tracer soi-même, et l'analyste met alors ses pas dans ceux du patient qui erre et chemine, lui aussi. En effet, le sens n'est pas là ni fixé quelque part : il est à faire, comme chaque fois qu'on se promène et qu'on découvre des paysages nouveaux. Loin d'être une pensée systémique, dogmatique, prisonnière d'une théorie, l'œuvre de Freud est une pensée ouverte aux autres et ouverte au futur. Le sens auquel nous pourrions être tentés de nous régler, voire de nous assujettir ou de nous soumettre, ne se trouve que dans le cadre des fondamentalismes. La « méthode » freudienne en est aux antipodes.

Aussi pouvons-nous reprendre la définition que donne Heidegger du « chemin » :

« Un chemin est toujours exposé à devenir un chemin qui s'égare. Pour suivre de tels chemins, il faut être exercé à la marche. On ne s'exerce pas sans un métier. Demeurez dans la bonne détresse²³ et, fidèle au chemin bien qu'en errance, apprenez le métier de la pensée. »²⁴

Les images du chemin et du fragmentaire sont récurrentes dans la philosophie allemande. Et elles renvoient nécessairement à une démarche personnelle à entreprendre, dans la mesure où il n'existe pas un chemin tracé à l'avance pour accéder à l'humanité. Il n'existe pas un socle de vérité sur lequel nous appuyer et qui pourrait nous fonder.

²¹ S. Freud, *Auto-présentation*, 1925, Gallimard, p. 119. En 1935, Freud y ajoutera cette dernière phrase de conclusion : « Mais il m'est permis de formuler l'espoir que j'ai ouvert la voie à un important progrès dans la connaissance. »

²² M. Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard, 1962. Il s'agit d'un recueil de six textes écrits entre 1934 et 1946.

²³ *Hilflosigkeit* signifie au sens propre : l'absence d'appui extérieur à soi.

²⁴ Heidegger, « La Chose » (*das Ding*, 1950), in *Essais et conférences*, Gallimard, 1958, p. 223.

En 1953, parallèlement à son Discours de Rome, Lacan traduira le texte de Heidegger intitulé « Logos », cité en exergue.

Tel est le sens de la fin du monde antique caractérisé par la proximité entre les hommes et les dieux, un monde axé sur la nature divinisée, habitée par les dieux, notamment le grand Pan, dieu de la nature. Ce monde constituait le cosmos dans lequel les humains n'étaient qu'une parcelle du tout. L'homme grec se vit comme un *fragment* rassurant et rassuré du cosmos, en familiarité avec les dieux qui peuplent l'univers.

Tout le travail de la pensée chez Platon n'est pas un travail de connaissance, d'invention, mais une simple démarche de reconnaissance de ce qui est déjà là. Un travail de purification qui permet de s'accorder aux vérités créées, de se régler sur elles.

Une phrase de Pascal dans les *Pensées* sur les prophéties m'a longtemps intrigué : « le grand Pan est mort. » (p. 375)

Et il faut remonter à un texte de Plutarque pour en comprendre le sens. Je vous lis ce beau récit :

« Voici ce que j'ai entendu dire à un homme qui n'était ni un sot ni un hâbleur. Le rhéteur Émilien, dont certains d'entre vous ont suivi les leçons, avait pour père Epitherses, mon compatriote et mon professeur de lettres. Il me raconta qu'un jour, se rendant en Italie par mer, il s'était embarqué sur un navire qui emmenait des marchandises et de nombreux passagers. Le soir, comme on se trouvait déjà près des îles Echinades, le vent soudain tomba et le navire fut porté par les flots dans les parages de Paxos. La plupart des gens à bord étaient éveillés et beaucoup continuaient à boire après le repas. Soudain, une voix se fit entendre qui, de l'île de Paxos, appelait en criant Thamous. On s'étonna. Ce Thamous était un pilote égyptien et peu de passagers le connaissaient par son nom. Il s'entendit nommer ainsi deux fois sans rien dire, puis, la troisième fois, il répondit à celui qui l'appelait, et celui-ci, alors, enflant la voix, lui dit : « Quand tu seras à la hauteur de Palodes, annonce que le grand Pan est mort. »

En entendant cela, continuait Epitherses, tous furent glacés d'effroi. Comme ils se consultaient entre eux pour savoir s'il valait mieux obéir à cet ordre ou ne pas en tenir compte et le négliger, Thamous décida que, si le vent soufflait, il passerait le long du rivage sans rien dire, mais que, s'il n'y avait pas de vent et si le calme régnait à l'endroit indiqué, il répéterait ce qu'il avait entendu. Or, lorsqu'on arriva à la hauteur de Palodes, il n'y avait pas un souffle d'air, pas une vague. Alors Thamous, placé à la poupe et tourné vers la terre, dit, suivant les paroles entendues : « Le grand Pan est mort. » À peine avait-il fini qu'un grand sanglot

s'éleva, poussé non par une, mais par beaucoup de personnes, et mêlé de cris de surprise.

Comme cette scène avait eu un grand nombre de témoins, le bruit s'en répandit bientôt à Rome, et Thamous fut mandé par Tibère César. Tibère ajouta foi à son récit, au point de s'interroger et de faire des recherches au sujet de ce Pan. Les philologues de son entourage, qui étaient nombreux, portèrent leurs conjectures sur le fils d'Hermès et de Pénélope. »

Plutarque, *La disparition des oracles*, 17 (traduction Flacelière)

Le fait que l'univers soit déserté par les dieux et que le grand Pan soit mort engendre la « panique »²⁵ chez l'homme: sur quoi est-ce que je repose si je n'ai pas une base ou un socle sur lequel m'appuyer.

Avant sa conversion au christianisme, Augustin qui était alors manichéen écrit un dialogue avec lui-même, les *Soliloques*, où ce passionné de rhétorique fait un constat : il y a un nouveau statut du langage qui ne peut atteindre Dieu par le raisonnement et la raison (*Wissen*). L'homme est définitivement séparé de Dieu, des dieux. C'est comme si un gouffre s'ouvrait sous ses pieds.

On entre désormais dans l'ordre de la croyance, de la foi. Ce qui veut dire en même temps que l'homme n'est plus une monade solitaire, fragment du cosmos. Il est un être de relation par la croyance qui est ouverture à l'autre. Mais cela introduit une véritable révolution, celle du sujet et d'une subjectivité séparée.

C'est ici que s'ouvre la dimension du transfert, comme mode de reconnaissance - dans tous les sens du terme - de l'Autre. C'est dans une relation que je me constitue et dans une histoire, et non point ancré sur un socle qui ferait de moi un être solipsiste : nous sommes là aux antipodes de l'attitude solipsiste de Jean-Jacques Rousseau, sans référence à l'autre, quand il écrit dans ses *Confessions* « : Je me nourris de ma propre substance. »

Si l'idéal grec était l'*apatheia*, l'absence de ressenti, l'insensibilité, l'homme moderne est marqué au contraire par l'empathie, l'aptitude à son propre ressenti et en même temps à ce que l'autre peut éprouver. Ernst Junger, par exemple, en a une claire conscience dans ses *Écrits hérétiques sur la guerre* : « Dans les tranchées, l'ennemi en face de moi est le même que moi. »

²⁵ Il est intéressant de noter que « panique » vient de l'adjectif grec πανικός signifiant « qui appartient au dieu Pan » et qui était souvent associé à des substantifs tels que peur, terreur, vacarme, pour souligner l'intensité de ces phénomènes.

Cette prise en compte du ressenti est de toute évidence à relier avec la place que Freud donne à « l'affect » dans le processus de découverte de ce qui peut surgir, au cours de la cure.

Hannah Arendt l'écrit à sa façon :

« Ma conviction est que la pensée elle-même naît d'événements de l'expérience vécue et doit demeurer liée comme aux seuls guides propres à l'orienter. »²⁶

Peut-être nous croyez-vous égarés dans cette déambulation sur un chemin qui ne mène nulle part, mais en fait, elle n'est guère éloignée du cheminement que constitue la « méthode » freudienne, au sens étymologique. C'est le fragmentaire qui peut ouvrir sur l'inconnu, en soi et chez l'autre en face de moi, l'autre qui est toujours une énigme que je ne peux arraisonner par un savoir.

La réflexion de Freud sur le fragmentaire, qui est corrélatif de l'exigible cheminement à la découverte de l'inconnu, témoigne à quel point il a pressenti, dès la fin du XIXe siècle, des changements dans le monde et dans la construction de la psyché. Il n'est pas étonnant qu'en ce mois de janvier 2015 souffle sur nous un vent de panique, face à la démesure qui peut se manifester au cœur de l'homme. Mais c'est aussi le temps où, pour reprendre le titre d'un livre de Tristan Tzara, « L'homme approximatif » est cette réalité qui nous traverse tous.

Pour finir, je voudrais vous citer une remarque pleine d'humour que Freud fait dans une de ses lettres à Jung, le 1er décembre 1909 :

« Votre supposition qu'après mon retrait mes erreurs pourraient être vénérées comme des reliques m'a bien égayé, mais n'a pas rencontré de croyance chez moi. Je pense qu'au contraire les jeunes se dépêcheront de démolir tout ce qui n'est ni rivé ni cloué dans mon héritage. Dans la psychanalyse en effet, bien des choses se déroulent inversement aux autres processus. »²⁷

Un sage indien dit cela en d'autres termes non moins savoureux :

²⁶ In *La crise de la culture*, p. 12

²⁷ S. Freud-C.G. Jung, *Correspondance I*, Gallimard, p. 361

La seule véritable erreur est de toujours répéter la même. La sagesse consiste à en changer régulièrement.

Je vous laisse méditer sur ces propos qui sont indiscutablement d'actualité.

Ainsi, par le fragmentaire, par des chemins traversiers ou des chemins à tracer, nous sommes au centre de la psychanalyse qui est passage du monde clos à l'univers infini.